

Suzanne Kasser
Des murmures et des ombres

Avec des gestes minimaux et subtils, Suzanne Kasser arpente inlassablement ses territoires de papier. De virtuosité et de séduction, il n'y est pas question. De motif, pas trace. De décor, aucun. D'image même, à peine. D'écriture, un peu. Mais de geste surtout, et d'instant suspendus qu'elle cueille aux hasards du quotidien. Avec d'un côté ses pages monumentales couvertes de griffonnements obstinés et frémissants ou de grandes traversées ondoyantes, comme des chorégraphies en apesanteur où le mouvement sur le papier est à l'aune du corps. De l'autre ses diptyques intimistes qui épinglent sous verre, comme des papillons délicats, des petits riens entrevus, des émotions fugaces, d'humbles petits hasards heureux. Et entre les deux, ses grands livres sans paroles qui se déplient en accordéons bruissants et ses dessins qui captent, comme sur un écran dépoli, des fantômes de figures et des empilements d'objets non identifiés réduits à leur plus simple expression. Entre apparition et disparition, entre émergence et effacement, Suzanne aime l'idée de cette respiration du temps, ce mouvement organique de la vie même qui ne surgit que pour mieux disparaître avant de renaître à nouveau. Tout comme elle chérit cette oscillation incertaine entre le visible et l'invisible, le montré et le caché, les bruissements et le silence. Pour tenter de les capturer, elle a choisi la voie d'un dépouillement extrême : le papier, le crayon, la craie ou la plume et l'appareil photographique sont ses seuls outils et supports. Et le noir et blanc est son unique palette, mais riche de mille nuances et juste rehaussée, ici ou là, de quelques rares accents de couleur parcimonieux. Tout se joue alors sur la complicité contradictoire de l'intuitif avec le réfléchi, du sensible avec le conceptuel et du spontané avec le patient. Et tout se passe dans un état de concentration extrême et de haute exigence, mais en même temps aussi d'ouverture aux sollicitations du hasard qui peuvent surgir à tout instant. Un mélange de rigueur sans concession et d'inclination aux errances et aux emmêlements profus de la ligne. Contemplatif et méditatif, le travail de Suzanne est un art du peu. Mais tout vibrant et frémissant de mille traces et chuchotements, mille choses vues ou devinées, mille histoires secrètes ou imaginées.

Au commencement, il y a le dessin sur le vif par lequel elle note

prestement ce qui touche, intrigue, frappe ou amuse son regard. Dans le train, c'est sur un carnet miniature qu'elle crayonne en direct des bribes de figures et de choses vues et aussitôt réinterprétées. En ville, c'est avec son appareil de photo qu'elle « croque » les petits riens et micro accidents du jour : l'ombre floue d'une main ou d'un pied, celle d'un personnage cassée par l'angle du mur, un escalier qui ne mène apparemment nulle part, une silhouette que le contre-jour transforme en idéogramme, un chien en vue plongeante, les barreaux et le grillage d'un soupirail éclaboussés de neige, une tache sur le goudron, des petits ronds de lumière pointillant l'ombre d'un corps... Le regard est mobile, décalé, malicieux. Il y a là une porosité au monde extérieur, une forme d'attention à la fois constante et flottante. Les photos sont souvent un peu floues, jamais « piquées » ni descriptives, comme prises dans cet état de semi-veille qui favorise une réceptivité aiguë à tout ce qui se passe alentour, mais sans que jamais rien n'y soit détaillé ou arrêté.

Suzanne a toujours aimé les livres. Comme passeurs de la lecture qu'elle a toujours assidûment pratiquée, mais aussi comme objets en soi qui ont leur graphie propre, leur toucher particulier, leur odeur, leur poids. A chacune de ses photographies de miettes de réel, elle associe et juxtapose, au même format, un petit dessin ou collage laconique qui lui fait contrepoint. Comme un livre ouvert dont les deux pages se racontent l'une à l'autre des petites histoires muettes. Tantôt elles se font écho par affinités formelles, tantôt elles se prolongent ou se complètent l'une l'autre, et tantôt elles associent plusieurs rencontres faites au cours d'une même promenade. Serait-ce là le volet figuratif du travail de Suzanne ? Sûrement pas. D'abord la figuration y reste vague et lointainement suggestive. Et surtout la question de la ligne de partage entre le figuratif et l'abstrait n'a pour elle ni intérêt ni même pertinence. Ce qui est sûr, par contre, c'est que ce volet de son travail est une démarche en soi, une attitude, une discipline, presque une hygiène de vie, de regard et de présence au monde qui existe en toute autonomie, sans lien d'ébauche ni même de banque d'idées pour les grands dessins.

Dans ces derniers, le format n'est plus à la mesure de la main, mais à celle -même si elle est toute menue- de son corps tout entier et de son bras déployé, mélange de danse et de geste calligraphe, comme si cette écriture-là s'inventait au fur et à mesure qu'elle se projette sur la page géante. Et comme si elle voulait retenir les lambeaux d'un texte illisible mais essentiel, comme le tricot de la mémoire en train de se démailler et se

défaire. En noir sur blanc, blanc sur noir, anthracite sur noir ou blanc sur transparent, elle se fait ici écheveau gribouillé et hirsute, là ligne nue et fluide qui évoque une forme de mouvement perpétuel, ou encore geste vif d'écriture spontanée et cursive, qui est ensuite patiemment superposée et sédimentée tout en laissant, par transparence, apparaître ses couches profondes. Mais même longuement travaillée, même prise dans un processus de recouvrement, elle reste toujours légère et musicale, sans épaisseurs de matières ni « fatigue » du papier. Papier qu'elle choisit toujours avec un soin gourmand : opaque ou transparent, résistant ou fragile, de soie ou cristal... Et papier dont elle aime jusqu'aux bruits qu'il fait quand elle le crayonne ou qu'elle en tourne ou déplace les pages : froissements, chuintements, crissements et crépitements...

Coller une étiquette à Suzanne Kasser ? La cataloguer dans une tendance homologuée ? Impossible. Tout au plus pourrait-on dire qu'elle s'inscrit dans la mouvance des *peintres-écrivains*. Sauf qu'il ne s'agit surtout pas d'un mouvement et encore moins d'une école. Même pas d'une terminologie consacrée. Et que le seul dénominateur commun qui relierait par exemple un Henri Michaux, un Christian Dotremont et un Mark Tobey ou, plus près de nous, Cy Twombly, Jean Dégottex ou Pierrette Bloch serait que chez eux, le geste de peindre tient d'une sorte de pulsion graphologique, d'un élan scripturaire, d'un mouvement calligraphique, mais qui court-circuite le langage et les mots, brouille tout message et rend tout déchiffrement impossible. Avec eux, l'écriture peinte ou la peinture écrite deviennent expression gestuelle, flux vital, rythme, pulsation, texture, perpétuelle relance d'une pulsion de vie. Et éternel palimpseste à réécrire et réinventer toujours à nouveau.

Le travail de Suzanne Kasser est une quête intérieure solitaire et presque confidentielle. Elle travaille énormément, compulsivement, mais elle expose peu. Son oeuvre est d'un poète sans mots, raffinée et secrète, laconique et tendue. Elle n'en finit pas d'explorer l'infinité des possibilités expressives des gestes et techniques les plus simples et universels. Entre le signe et le geste qui conjuguent la trace originelle avec le fil de la pensée, elle procède par cycles et séries, avec un sens subtil de l'inlassable répétition du même et de la déclinaison de ses inépuisables thèmes et variations. De caresses en griffures, de douceur en nervosité et d'inquiétude en allégresse, ses

écritures et ses ombres, ses silencieuses notations musicales et ses va-et-vient obstinés sur le papier réécrivent inlassablement leurs manuscrits indéchiffrables et récitent leurs poèmes sans paroles. Comme une litanie *mezza voce* qui associe sa voix murmurante et prégnante à ce que Baudelaire appelait « l'immense et compliqué palimpseste de la mémoire ».

Françoise Jaunin